

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 18

Artikel: Chez mon futur : [suite]
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de son mari, d'où elle retire le manuscrit soi-disant remis au prince ; mais ce qu'elle ne trouve pas dans la poche, c'est la facture non acquittée du tailleur qui avait fait le nouvel habit avec lequel le maître s'était présenté à Son Altesse.

Voilà la joie changée en déception à propos de la malencontreuse méprise ; mais bientôt arrive un pli daté de Hambourg. Tremblant d'inquiétude, le pauvre homme ouvre la lettre et en retire... la facture du tailleur acquittée !

Le mafî et le marchands d'ebibis.

Y'a on part dè dzo, duè bravès dzeins dè pè lo canton dè Berna s'étiont met on bocon su lo tard po sè reintornà à l'hotò. C'étai dou lulus que veindiont dè clliâo bibis ein bou, qu'on fabrèque per lé : dâi petits tsalès, dâi z'affrèrs po mettrè lè montrès, dâi diablio que portont dâi lottès, dâi z'ors que tourdzont dâi pipès, et onna masse d'autrè bregan-déri.

Parait que po sè reintornà tsi leu, dévessont passâ pè on tsemin on pou sorent, iô on dit que la chetta sè tint àotré lo né, et iô lo mafî, lo nion-ne-l'out, lè vâodâi et lè serveints sè rasseimbliont po férè lo sabat. Ma fai clliâo dou gaillâ n'étiont pas tant à lâo z'ése ; mà n'iavâi pas ! faillâi modâ. L'est bin z'u tandi on bon bet ; mà arrevâ à 'na pliace iô y'avâi on pont, coumeincront à ourè le brelan. Y'avâi quie iena dè clliâo z'artsès iô lè maçons et clliâo que travaillont ài routès reduisont lâo z'utis, et lo sabat sè tegnâi que dedein. On teimpétavè, on sacrameintavè, on tchurlâvè, on criavè ein aide, on dzevatavè, on rollhivè ; enfin quiet ! c'étai la granta chetta ! Nourâ pourro gaillâ, quand l'ouïont cein, sè crayont bo et bin fotus ; mà la poâire lâo baillè dâi foocès et sè mettont à traci coumeint dâi z'einludzo, sein avâi lo temps dè ramassâ lâo bibis, que sénâvont su la route ein semotteint lâo panâi, et l'arrevont à maiti moo ào veladzo, iô l'ont coâito d'allâ sè cotâ tsi leu.

Lo leindéman, quand lè z'ovrâi que travaillivont à la reparachon dè la route iô lè lulus aviont passâ, volliront repreindrè lâo z'utis, troviront dâi pcheintès pierrès dè taille su l'artse, que gravâvont dè l'âovri. Quand lè z'uront doutâïes et que l'uront lévâ lo couvai, que trâovont-te dedein ?... On pourro diablio dè cacapèdze que lâi étaï einclliou. Cé luron qu'etâi on Chouabe, étai ovrâi tsi lo cordagni dâo veladzo dè iô étiont lè lulus, et l'avâi volliu allâ ài felhiès dein l'autro veladzo. Mâ vo sèdè coumeint sont lè valets : sont coumeint lè pâo. Quand l'est qu'on pâo fâ son crâno et son vergalant permî sè dzenelhiès, ne faut pas que n'autro eimplioumâ vignè fotemassi perquie, kâ se n'est pas solidò po sè branquâ contrè lo comandant de la dzenelhire, l'a binstout se n'affrè ào tot fin. Eh bin po lè valets, c'est lo même affré. Quand on est dè la Jeunesse et qu'on a dâi galézès felhiès, ne faut pas que dâi z'éstrandzi dâo défrou aussont lo malheu dè volliâi essiyi dè lè veni frequentâ, sein quiet gâ lè pierrès et lè vouistâïes, et totès lè pouetès farcès qu'on lâi pâo férè sont bounès, po lo dégottâ dè reveni.

Eh bin l'est cein qu'est arrevâ l'autro dzo à cé

pourro diablio dè tire-legnu. L'a volliu allâ contâ fleurette à 'na galéza gaupa de n'autro veladzo et ma fai lè valets, dzalâo dè stu compagnon, lo sè sont veilli, et après l'avâi corrattâ, l'ont fini pè l'ac-crotsi et pè l'einelliourè dein l'artse et quand l'a oïu passâ lè dou marchands dè bibis, l'a volliu criâ et férè dâo boucan po qu'on lâi vignè ào séco, et vo sèdè coumeint lè dou z'épôaïri lâi sont z'u ein aide.

Et l'est dinsè que bin maugrâ li, cé pourro petit cordagni s'est trovâ asse terriblio què lo mafî, et que l'a bâilli la foâire à ccliâo dou brâvo Bernois qu'ein ont étâ malâdo on part dè dzo.

CHEZ MON FUTUR

IX

Christine n'avait plus la force de parler, mais, par un humble regard de gratitude, elle remercia son mari de ne pas l'humilier ni l'écraser devant Emmeline.

Celle-ci se tenait à l'écart, observant cette scène dont les graves conséquences sautaient aux yeux.

Le baron Enger l'intéressait ; il lui paraissait être un homme de cœur et d'esprit.

Quant à la baronne, elle était si accablée par sa mésaventure, qu'on éprouvait malgré soi pour elle un sentiment de compassion.

Puis Emmeline était aiguillonnée aussi par l'amour-propre. Elle avait essayé de sauver la baronne et n'avait pas pu. Vis-à-vis d'elle-même elle était froissée de cet insucès.

Une dernière inspiration lui vint.

Elle prit sur une table les gants de la baronne et s'apprêcha d'elle.

— Vos gants, madame, lui dit-elle tout haut.

Puis, tout bas :

Saluez-moi par mon nom. Je vous y autorise.

La baronne ne sut d'abord ce que cela signifiait. Mais elle n'avait plus rien à risquer, puisque les choses étaient au pire. Emmeline, d'ailleurs, ne semblait pas avoir de mauvaises intentions. Aussi, s'inclinant légèrement devant elle, elle lui dit :

— Adieu, mademoiselle Emmeline de Nacqueville.

Le baron, qui allait sortir, s'arrêta :

— Mademoiselle de Nacqueville ! s'écria-t-il, en ouvrant de grands yeux. Vous ne me disiez pas, ma chère...

— Ne m'est-il plus permis de m'assurer que vous me faites l'honneur d'être jaloux, répliqua avec une petite moue adorable la baronne se reprenant à espérer.

— Et puis, c'était convenu ! s'écria Emmeline avec une feinte colère. Personne ne devait savoir... Oh ! madame, c'est très mal ! Vous manquez à votre serment et voilà mon secret entre les mains de votre mari !

— Un secret, mademoiselle ?

— Mais, oui, monsieur. Impossible d'en faire mystère, à présent que vous l'avez surpris. On veut me faire épouser M. de Boisricheux. J'ai eu la fantaisie, le caprice, l'imprudence de venir en son absence chez lui...

— Etudier son caractère ?

— Ah ! que je suis heureuse ! Ce mot me prouve que mon idée ne vous semble point absolument déraisonnable. Madame l'a pensé ainsi. Après de longues instances, elle a bien voulu m'accompagner, car je ne pouvais venir seule.

— Ah ! mademoiselle, je suis ravi... Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, sans quoi je vous eusse demandé des nouvelles de monsieur votre frère... Edgar, je crois.

— Olivier, monsieur.

— C'est juste. J'ai eu le plaisir de le rencontrer ici

même, il y a un an à peu près. Je me le rappelle parfaitement. Veuillez lui offrir de ma part mes meilleures souvenirs. Ou plutôt non... Nous naviguons en plein mystère. L'occasion ne serait pas favorable. Et même, avouez-le franchement, mademoiselle, ma présence ici... Mettez-moi donc à la porte ! Je gêne, je suis de trop.

— Nous n'aurions pas osé vous le dire, monsieur le baron, répliqua Emmeline en riant.

— Mais vous seriez bien aimable de vous en aller, ajouta la baronne en riant aussi.

Le baron partagea immédiatement la gaieté de ses deux belles interlocutrices. Cependant, il avait contracté dans le monde et surtout dans la diplomatie, l'habitude de ne jamais quitter un salon sans y prononcer en sortant un mot spirituel. Ce mot, il ne fut pas longtemps à le trouver, tellement, après de si cruelles incertitudes, le baron se sentait tranquillisé et heureux.

— Mademoiselle, dit-il, si vous épousez M. de Boisricheux, emmenez-le donc aux eaux de Pyrmont. Vous nous y rencontrerez. C'est une station thermale peu fréquentée aujourd'hui, très propice, par conséquent, aux lunes de miel qui se lèvent... où à celles qui recommencent, ajouta-t-il en serrant tendrement la main de sa femme.

Puis il salua gravement Emmeline et se retira.

Dès que son mari fut parti, la baronne se jeta dans les bras d'Emmeline et l'embrassa avec effusion.

— A charge de revanche ! lui dit-elle d'une voix toute vibrante d'émotion et de reconnaissance. Oh ! ne vous en défendez pas, vous m'avez sauvée, Emmeline... Permettez-moi de vous appeler par votre petit nom... N'êtes-vous pas dès à présent ma meilleure amie ? Oh ! je suis franche, moi. Je ne veux pas diminuer l'importance du service rendu afin d'avoir le droit d'amoindrir ma gratitude. Mon mari avait des soupçons. Je serais venue à même de les dissiper, certainement. Mais c'eût été difficile, pénible. Comment justifier ma présence chez le vicomte ? Et il vous a suffi d'un mot... Oh ! c'est un trait de génie. Votre explication était si simple, si naturelle !... Et le baron, en même temps, a tant de confiance en moi... Je vous ai tout de suite comprise, secondée. Ah ! que vous êtes bonne, que je vous aime ! J'étais promise, perdue, vous m'avez sauvée. A charge de revanche, ma chère Emmeline, à charge de revanche !

— Mais, madame, je n'aurai jamais besoin...

— On ne sait pas !

— Oh ! pardon ! Je suis bien certaine que je ne me placerai jamais dans une situation pareille.

— On s'y trouve souvent sans s'en douter. Quant à moi, c'est une leçon...

— Ah ! qu'elle vous serve, au moins ! s'écria avec une honnête générosité Emmeline, qui avait d'abord accueilli d'un air froid et hautain toutes ces démonstrations. Je vous regardais tout à l'heure, madame. Vous étiez abattue et humiliée à en mourir. Vous paraissiez tant souffrir qu'à tout prix j'ai voulu venir à votre secours. C'est une leçon, avez-vous dit. Elle est assez décisive, en effet, pour vous engager à renoncer... (A suivre.)

Recette. — *Bouillon aux herbes pour malades.* Prenez deux petites carottes, deux poireaux moyens, quatre feuilles de laitue, huit feuilles d'oseille, deux litres d'eau, gros comme une noisette de beurre, deux ou trois branches de cerfeuil. Mettez le tout dans une casserole, laissez cuire un quart d'heure, passez à la passoire et réservez pour le beurre ; ce bouillon se boit tiède.

Boutades.

Madame B***, qui demeure à la campagne, correspond téléphoniquement avec son mari, dont le bureau est en ville. Le timbre d'appel se fait entendre et elle s'approche de l'instrument. Son mari annonce qu'un jeune galant, ami de la maison, est-là, et qu'il veut présenter, par téléphone, ses hommages à Mlle B***. Et la mère d'appeler immédiatement sa fille qui est à l'office : « Emma, viens vite, monsieur Alphonse est au bureau de papa et il désire te parler ; va donc au téléphone. »

— Oh, maman, je t'en prie, réponds pour moi, il n'y a qu'un instant que j'ai mangé du fromage.... c'est si désagréable !

Un Lausannois nous raconte que, se trouvant dernièrement comme spectateur dans un bal, à Paris, il ne put s'empêcher de s'extasier devant la taille d'une jeune femme. « Quelle superbe plante, s'écria-t-il, comme c'est bien tourné ! » Un voisin, qui lui était inconnu, lui fait une révérence en signe de remerciement.

— Etes-vous son père, peut-être ?...

— Non, monsieur.

— Son frère, sans doute.

— Non, monsieur.

— Et quoi donc ?

— Je suis fabricant de postiches.

Les jeunes gens de D***, qui se proposent de donner prochainement une soirée dramatique et musicale au profit d'une œuvre de charité, faisaient écrire l'autre jour par leur secrétaire, au fournisseur de costumes :

« Monsieur, nous avons bien reçu les costumes pour tous les rôles, excepté celui du souffleur, qui ne se trouve pas dans la caisse et que nous vous prions de nous envoyer sans retard. »

Une belle-mère à son gendre :

— Comment, monsieur, vous avez été au bal hier soir, et il n'y a pas un mois que vous avez perdu votre femme !

— C'est vrai, belle-maman, répond le coupable d'un air contrit, mais je vous assure que j'ai dansé bien tristement.

OPÉRA. — Dimanche, 4 mai (lever du rideau à 8 heures), pour la première représentation de **M. Mathieu Conte**, 1^{re} basse du Théâtre de Liège et du Grand-Théâtre de Marseille :

Mignon,

opéra-comique en 3 actes. Musique d'Ambroise Thomas.

La direction a l'honneur d'informer le public qu'il sera délivré chez **M. Tarin**, libraire, des demi-abonnements. A partir de la prochaine représentation, les ouvrages suivants seront représentés pendant cette période : *Faust* ; — *François les bas bleus* ; — *Giralda* : — *les Contes d'Hoffmann* ; — *la Reine Topaze*.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie.